

restaient négligés ; mais Léa, pour s'excuser, se disait que jamais elle n'entrerait dans le commerce, qu'elle apprendrait la géographie en voyageant, l'histoire de France en lisant les romans d'Alexandre Dumas, la religion en assistant à quelques beaux offices dans les églises à la mode de Paris.

Et comme ni Mme. Cardinet, ni ses professeurs n'élevèrent d'objections contre les raisonnements de Léa, celle-ci travailla à sa manière.

Lors de la distribution des prix, elle remporta toutes les récompenses artistiques, et revint aux Abîmes, le cœur gonflé d'orgueil.

Elle y retrouva Paule ; mais à l'égard de la fille du comte de Montgrand, Léa, tout en restant affectueuse, ne fut cependant plus la même. Dans le pensionnat de Mme. Cardinet, elle avait puisé des idées égalitaires. Le château ne l'écrasait plus ; elle se jurait d'en posséder un à son tour. Le nom du comte ne lui inspirait même plus le même respect.

— Je m'en ferai un, pensait-elle

Léa éblouit franchement la fille de la comtesse Pauline. L'élève du Sacré-Cœur avait profité d'une façon bien différente des leçons reçues. Elle revenait plus instruite, plus grave, plus pieuse encore. Elle avait appris à mieux prier et à chercher davantage les pauvres. La même différence se retrouvait dans la physiologie et dans l'attitude de ces deux enfants : Paule, sérieuse et calme, ressemblait à ces belles figures d'anges que l'on place sur les tombeaux ; Léa paraissait prête à partir pour de mystérieuses conquêtes. Mais ni la comtesse, ni Paule, ni même Jean Danglès ne comprirent quel commencement de transformation venait de subir Léa. On la trouva plus grande, plus belle ; on l'écouta chanter ; on admira naïvement ses croquis et ses ébauches ; puis, au bout de deux mois de courses dans le parc, de promenades aux environs, de vie libre et de soleil, Léa retourna chez Mme. Cardinet et Paule rentra au Sacré-Cœur.

Pendant trois ans, l'existence des deux enfants se suivit d'une façon pareille et cependant opposée. Lors de la distribution des prix qui suivit la troisième année, chez Mme. Cardinet, Léa fut décidément mise en avant comme une réclame. On imprima des programmes pour le jour de la distribution solennelle, et le nom de Léa Danglès s'y trouva plus d'une fois, comme on l'avait inscrit à chaque ligne sur le palmarès. Sa beauté, rendue plus éclatante par une simplicité voulue produisit une grande sensation ; le rayonnement de son visage, l'éclair de ses yeux, sa grâce mêlée d'une aisance parfaite, en faisaient une jeune fille réellement remarquable.

Danglès pleura de joie, quand il prit le bras de Léa pour la conduire à la voiture qui l'attendait.

Cette année-là, pour la première fois, la comtesse de Montgrand resta frappée et attristée de la direction donnée aux études de la fille de son intendant.

Elle constata chez Léa une indifférence religieuse à peu près complète, elle s'affligea de voir que cette brillante personne ne savait ni coudre, ni broder ; mais ce qui l'effraya davantage, ce fut d'entendre la jeune fille parler du rôle de la femme dans les arts, avec un feu, un enthousiasme pouvant faire craindre qu'elle imaginât un jour de réaliser ses idées.

Avec des précautions infinies, la comtesse Pauline essaya de faire comprendre à Jean Danglès qu'il existait là un danger pouvant plus tard lui occasionner de grandes peines ; mais à cette époque, Danglès n'était plus, à proprement parler, un intendant. Il y avait longtemps déjà que la ruine en s'abattant sur les Montgrand permettait à Jean Danglès, de prouver son attachement pour cette famille. D'ailleurs on l'aimait, on l'estimait trop pour l'affliger.

Quand la comtesse parla de ses craintes à son mari, celui-ci se contenta de répondre :

— L'orgueil de Léa, comme ses projets, ressemblent à des objets fragiles ; elle les brisera elle-même de ses mains, comme fait un enfant des jonets qu'il dédaigne.

— Ne crains-tu pas qu'elle communique à Paule quelques-unes de ses idées ?

— Mon amie, répondit le comte, notre fille est de la nature de ceux qui passeraient dans une fournaise sans se brûler un cheveu ; Dieu l'aime, et Dieu la garde.

L'appréciation du comte parut un moment sur le point d'être justifiée. Quand elle approcha de dix-huit ans, Léa devint plus grave, et parla moins d'avenir. Elle commençait à se demander, du reste, quel serait cet avenir, et il lui semblait parfois qu'elle avait bâti le sien comme le château de Mélusine la magicienne qui ne repose que sur des bronillards.

La nouvelle de la ruine de M. de Montgrand atteignit Léa comme un coup de foudre. Quand elle questionna son père sur le chiffre de sa fortune personnelle, celui-ci répondit avec un sourire triste :

— Je te laisserai du pain....

— Du pain c'était bien de cela qu'il s'agissait pour cette orgueilleuse fille !

Pour la première fois, l'inquiétant problème de la destinée lui apparut ; elle se demanda comment il lui serait possible de le résoudre.

Elle ne pouvait aucunement compter sur son père.

L'intendant lui avait déclaré, avec une grande douleur, qu'ils vivraient tranquillement à Paris, et que Tiburce accepterait un emploi. C'était la vie bourgeoise dans toute sa sim-